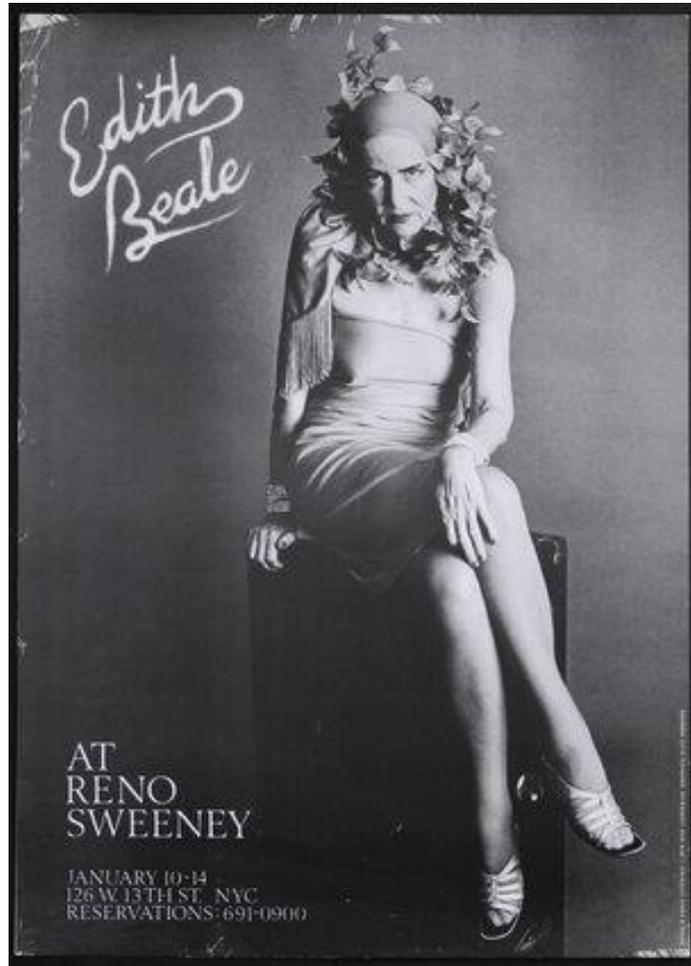


EDITH BEALE AU RENO SWEENEY



Une performance musicale mise en scène par

Pierre Maillet
d'après la pièce
L'art de la chute
de Sara Stridsberg

Avec
Frédérique Loliée
Pierre Maillet
Luka Fiorello
Thomas Nicolle
Guillaume Bosson
Thomas Jubert

CREATION PREVUE AUTOMNE 25

Texte Français

Marianne Ségol-Samoy

Scénographie

Nicolas Marie

Régie générale

Thomas Nicolle

Création Son

Guillaume Bosson

Musique

Guillaume Bosson et Luka Fiorello

Costumes

Zouzou Leyens

Perruques et Maquillages

Cécile Kretschmar

Accompagnement Dramaturgique et Développement de Projet

Aurélia Marin

Production

Les Gens Déraisonnables (Parmi les Lucioles) – Rennes

Co-Production (en cours)

Le Canal-Théâtre du Pays de Redon, Comédie de Caen-CDN de Normandie



Cette pièce prend pour point de départ la vie des Américaines Edith & Edith Bowvier Beals, sans pour autant être fidèle à la réalité.

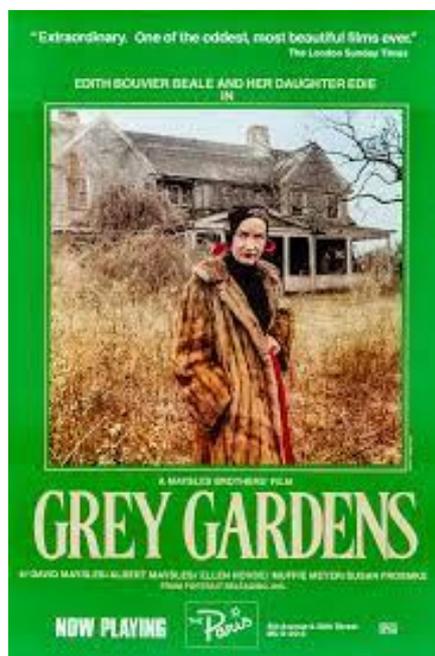
L'action se déroule sur la côte atlantique au nord de New York, à East Hampton, une zone de villégiature prisée par l'élite américaine. Petite Eddie et sa mère, Grande Eddie, vivent dans une immense maison d'été composée de dix-huit pièces qui, au cours de ces deux dernières décennies, s'est progressivement dégradée, plus précisément depuis l'époque où la Fille est revenue de New York. Cela fait un certain temps que la mère et la fille sont réduites à séjourner dans une seule chambre au deuxième étage, les autres pièces étant devenues pratiquement inaccessibles. Des ratons laveur et des chats circulent librement dans la maison, des oiseaux de mer entrent et sortent à travers les fenêtres brisées. Les deux femmes ne reçoivent plus aucune visite, mais des gens de leur passé arrivent et repartent comme dans un rêve.

La scène se compose d'une chambre éclairée, encombrée d'objets du sol au plafond. C'est l'ancienne chambre à coucher de la mère. Aujourd'hui il y a deux lits simples qui parfois sont collés l'un à l'autre pour former un lit double. Lorsque la mère et la fille se disputent, les lits sont séparés. Dans la pièce, deux tables de chevet, un réfrigérateur et une cuisinière encombrée d'assiettes sales, de casseroles, de boîtes de conserve, de vieux emballages alimentaires en carton. Des objets dispersés un peu partout: des mannequins, des perruques, des robes, des livres, des magazines de mode, un piano blanc dans un coin. Des boîtes à musique, des figurines en porcelaine, des animaux empaillés, des plumes, des pistolets, des tenues et des combinaisons en train de sécher sur une corde qui court à travers la pièce. Des ceintures, des livres, de vieilles encyclopédies, un pèse personne, un soutien-gorge, des tableaux, des esquisses au fusain, des costumes, des violons, des miroirs, des affiches annonçant que la mère et la fille sont de merveilleuses danseuses et chanteuses. Des murs de couleur turquoise ou vert océan. Une horloge murale qui s'est arrêtée, un pot de chambre, une fenêtre avec des volets qui donne sur la mer. La fille change constamment de vêtements, vingt fois par jour, elle se déplace comme sur un podium, sa mère étant son unique public.

Cet espace est leur royaume, leur paradis, ici elles sont libres, souveraines, des stars dans leur propre monde. Cet espace est leur prison.

La pièce se déroule entre octobre 1972 et février 1973.

LE FILM Grey Gardens



En 1973, les frères Maysles, cinéastes indépendants new-yorkais, se rendent à « Grey Gardens » pour y filmer Edith Bouvier Beale et sa fille Edith, deux Américaines du grand monde qui se sont progressivement marginalisées. Respectivement tante et cousine de Jackie Kennedy, elles vivent alors dans un manoir de 28 pièces en délabrement au cœur d'East Hampton, la station balnéaire des riches new-yorkais. Si le synopsis n'est au départ pas très vendeur – filmer deux femmes dans une maison de laquelle ne s'échappe que Little Eddie pour se rendre dans le jardin – les Maysles savent déjà qu'au terme de six semaines de tournage, ils repartiront avec un documentaire authentique, mais surtout mythique. Sur les 28 pièces de la maison, seules 25 sont utilisées, les autres n'étant plus vraiment exploitables. Malgré le grand ménage de printemps opéré au début des années 70 par Jackie Kennedy, le désordre est omniprésent, si bien que les réalisateurs doivent, durant toute la durée du tournage, porter des protections autour des chevilles pour empêcher de se blesser. Les deux femmes évoluent dans des petites pièces, se donnant quelque fois en spectacle – pour le plus grand bonheur des frères Maysles. Elles passent le plus clair de leur temps dans la « chambre jaune » où deux lits sont adossés au mur. Sur l'un s'amasse quantité de babioles, tandis que l'autre est presque toujours fait au carré. Le premier est celui de la mère, le deuxième celui de la fille. Malgré un environnement surprenant, qui mériterait un film à lui tout seul, ce sont bien les deux femmes qui sont au centre du documentaire. Big et Little Eddie sont souvent en conflit, parlant en même temps et s'interrompant sans arrêt. Mais à y regarder de plus près, on observe un drôle de manège : un amour inconditionnel crève l'écran, ravivé par une admiration mutuelle aussi touchante que troublante. Si, plusieurs fois, la fille annonce qu'elle va quitter le domicile pour aller vivre sa vie ailleurs, elle ne le fera jamais, préférant rester au côté de sa mère. À sa sortie, en 1975, le documentaire recevra les éloges de nombreux journaux et magazines. Tandis que le *East Hampton Star* écrit « Attendez d'entendre Edith Bouvier Beale, 80 ans, chanter "Tea for Two", le film promet de donner à Big et Little Eddie autant de place dans nos arts que Blanche DuBois a pu acquérir. », le *Daily News* qualifie le long-métrage de « portrait intense et intime. Richement humain et très émouvant. ».

LA PIÈCE « L'ART DE LA CHUTE » par Marianne Ségol-Samoy (traductrice)

Comme toujours dans ses romans et ses pièces, Sara Stridsberg s'inspire de personnages féminins réels ou de figures emblématiques de la littérature. Ses œuvres, à l'image de son roman le plus connu La Faculté des rêves (le personnage principal étant Valerie Solanas, la féministe américaine et auteure du SCUM Manifesto, qui a tenté d'assassiner Andy Warhol), donnent une place centrale à la destinée des femmes. À travers toutes ces figures, elle donne une voix à la femme mais aussi à la marginalité.

Ici c'est surtout la relation mère-fille que Sara Stridsberg met en avant et aussi la place de la femme dans une société patriarcale et sa destinée dans ce monde. La féminité peut être dangereuse si l'on croit l'expression selon laquelle tout ce qui est beau doit périr, mais la féminité peut aussi être un acte subversif. Sara Stridsberg nous transporte dans l'intimité de deux femmes au mode de vie irréel, entre démençance et poésie.

Les thèmes centraux de la pièce sont la relation mère-fille, la marginalisation, le désir de se libérer des entraves, des interdits, de la domination que subit la gent féminine du fait de son « sexe ».

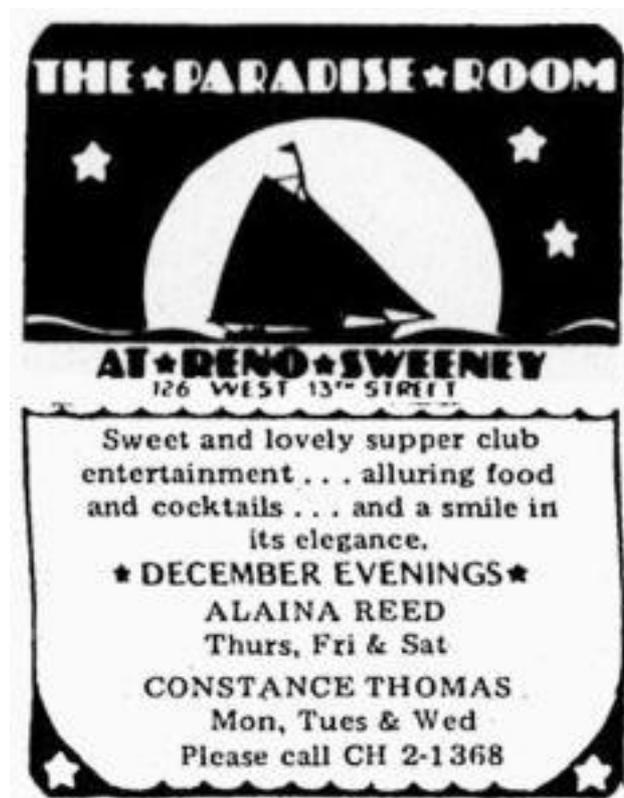
Ce qui intéresse aussi l'auteure c'est la vanité de ces deux femmes vivant dans la misère. On peut les imaginer privées de tous leurs droits et de toute liberté : la fille vivant avec sa mère, les deux femmes ne maîtrisant plus rien dans leur maison. Mais bien qu'elles soient totalement ruinées, qu'elles vivent dans une misère extrême, qu'elles soient méprisées par le tout East Hampton, un vent de liberté souffle sur elles. Ces deux femmes se trouvent dans une sorte de prison, mais sont paradoxalement libérées de toutes les contraintes de la vie : du travail, du mariage, des conventions sociales. Elles sont à la fois en chute libre et dans une totale liberté. Elles se sont construit un monde à elles où leur seul lien avec la réalité passe par les visites du service de l'hygiène et par les journaux. Leur unique peur est de devoir quitter la maison et, par conséquent, que la bulle qu'elles se sont fabriquées, explose.

L'excentricité devient ici théâtre, un masque derrière lequel se cacher mais aussi pouvoir exprimer ce qui fait souffrir. L'humour, l'autodérision, la mise en lumière de destins hors normes, la monstruosité des personnages, leurs désirs insatiables de reconnaissance et d'amour caractérisent cette pièce. On retrouve ici l'écriture de Sara Stridsberg à la fois violente, trash et poétique qui joue avec les contrastes entre ombre et lumière, entre pureté et obscénité. La sexualité, le rapport au pouvoir, la provocation, le féminisme, la question du genre, la société patriarcale étouffante, la solitude incurable de l'âme : autant de thèmes que son écriture dissèque.



LE SPECTACLE « EDITH BEALE AU RENO SWEENEY »
par Pierre Maillet

L'art de la chute de Sara Stridsberg s'inscrit pour moi dans une continuité artistique réunissant des thématiques et des « genres » (dans tous les sens du terme) que je développe depuis la création du dyptique *Little Joe New York 68* et *Little Joe Hollywood 72* d'après la trilogie cinématographique de Paul Morrissey *Flesh/Trash/Heat* qui réunissait la plupart des « Superstars » de la Factory d'Andy Warhol. Suite à ce dyptique, dans lequel j'interprétais déjà Holly Woodlawn, j'ai eu envie d'aller plus loin en adaptant sous forme de cabaret performatif son autobiographie *A Low Life In High Heels* sous le titre *One Night With Holly Woodlawn*. Sa « Vie de merde en talons hauts » (traduction littérale du titre de son autobiographie) y était racontée sous la forme d'un cabaret inspiré des propres spectacles de Holly, à savoir un savant mélange de stand-up et de transformisme agrémenté de chansons plus ou moins bien chantées (d'après ses propres dires) le tout avec une sacrée dose d'humour et d'autodérision généreuse et libre. Holly a fait ses premiers pas d'artiste de cabaret au Reno Sweeney, lieu nocturne mythique situé au 126 W. 13th Street à New York. C'est également là que « Little Eddie » Beale fera son spectacle en 1978. Accompagnée par le pianiste David Lewis, le show (construit à peu de choses près de la même manière que celui d'Holly) mêlait des récits improvisés avec bien évidemment les chansons omniprésentes dans le film des Maysles dont le cultissime « Tea For Two » que chante notamment sa mère dans le documentaire.



Edith Beale au Reno Sweeney se situera donc dans ce club-fantôme qui en son temps a accueilli de nombreux artistes de la « marge » (sociale ou genrée, voire les deux concernant Holly). Le point de vue de la pièce étant surtout mené par « Little Edie », c'est dans le cadre d'un Reno Sweeney réinventé qu'elle se jouera, Edie conviant sur scène l'équipe du cabaret (et donc du spectacle) pour jouer les autres personnages. Sa mère, bien sûr. Mais aussi le pianiste et les techniciens pour interpréter les différents rôles imaginés par Sara Stridsberg dans le corps d'un seul et même acteur. Là, le transformisme suggéré par l'autrice se déploiera à l'échelle d'un lieu : le Reno Sweeney donc, et particulièrement le si bien nommé « Paradise Room », l'arrière-salle où les spectacles se jouaient. Inscrire la pièce dans ce lieu signifie pour moi que ce n'est plus la chambre ou la maison que la mère et la fille transforment en scène de représentation mais plutôt l'inverse, c'est la scène qui devient leur maison ou leur chambre : intime, folle et « théâtrale ». À leur image. Ce qu'on sait moins par chez nous c'est que le film « Grey Gardens » des frères Maysles a offert en 1975 la célébrité à ces deux personnalités qui font de leur « chute » une fierté, voire une provocation bien sentie à la face du monde « normal ». Après la sortie du film et son succès, outre le spectacle de « Little Edie » à 60 ans passés, elles sont devenues des figures incontournables de la pop culture américaine. Après les jeunes gens « superstars » de la Factory de Warhol, ce seront ces 2 femmes « âgées » donc « improductives » qui prendront le relais underground des années 70. Aujourd'hui encore, leur influence ne se démentit pas. Que ce soit le milieu de la mode (Calvin Klein, Todd Oldham et Isaac Mizrahi s'inspireront ouvertement des costumes inventés par Edie, Richard Galliano créera même une collection inspirée de ses différentes tenues), celui bien sûr du cinéma (un remake de la chaîne HBO avec Jessica Lange et Drew Barrymore a été réalisé en 2009) ou celui de la musique (une comédie musicale à Broadway en 2006), elles sont également devenues des icônes queer (en 2010, Jeffrey Johnson, acteur transgenre, refera à l'identique le spectacle d'Edie). Il ne manquait plus que le théâtre pour rendre hommage à ces figures étranges et magnifiques, drôles et bouleversantes, anges et démons, miroirs réfléchissants d'une société malade, mais en musique et en rythme. *"Picture you upon my knee. Just tea for two and two for tea. Me for you and you for me alone. (...) Can't you see. How happy we would be?"* L'art de la chute.



LE RENO SWEENEY
par **HOLLY WOODLAWN**

« Reno Sweeney c'était la classe avec un grand K. C'était le premier club gay visant les hétéros. En clair le staff était gay et le public était mixte. Un club dans l'air du temps avec la crème du divertissement. Reno se trouvait au sous-sol d'un immeuble sur la 13^{ème} dans le Village en dessous de la sixième avenue. L'atmosphère était intime avec un grand piano demi-queue noir sur une scène et de beaux néons fuchsia avec écrit « Paradise Room ». La pièce était propre et très élégante. Je répétais tous les jours avec Lewis jusqu'à ce qu'il ait suffisamment confiance pour me programmer en première partie de Betty Rhodes, une star du cabaret célèbre pour ses imitations de Jacques Brel.

Mes premières parties au Reno cartonnaient, et je ressortais sous des tonnerres d'applaudissements. Lewis se réjouissait de mon succès et m'engagea en tête d'affiche. On commença à parler de moi dans le milieu et on me programma à Philadelphie, Chicago et Boston. Mais pour être franche, aucun club n'a jamais dépassé Reno Sweeney dans mon cœur, c'était magique.

Des gens de tous les horizons venaient au Reno. L'ambiance était select et le dress code très rigoureux. Qui que vous soyez, il ne fallait pas espérer rentrer si vous n'étiez pas sur votre trente-et-un. On y refusait aussi les paparazzi pour attirer les célébrités et qu'elles se sentent à l'aise. On savait apprécier le luxe et le lieu grouillait de personnalités. Lou Reed avait l'habitude de venir à mes premiers shows, quand je finissais mon numéro par « Perfect Day ». Andy, lui, se pointait avec Candy et Bob Colacello ; Jackie avec Rita Redd, Barry Manilow avec Bette Midler. Un jour David Bowie nous a ramené Mick Jagger. Et j'oublie Jackie Onassis, Faye Dunaway, Lauren Bacall, Ethel Merman, Rock Hudson. Avec des noms comme ceux-là en face de vous, il FALLAIT être bonne.



LE RENO SWEENEY
par **HOLLY WOODLAWN** (suite)

*La nuit où Mick Jagger et Bowie vinrent au club ils s'installèrent à une table du fond. Ils étaient trop mignons ensemble, polis et courtois. Ils commandèrent deux bouteilles de Dom Pérignon – qui, entre parenthèses, coûtait 110 balles la bouteille – et en offrirent une aux serveurs. Ils étaient adorables ! De temps en temps on voyait aussi Liza Minnelli et Ben Vereen. Un soir, Liza, qui jouait dans *The Act* à Broadway, passa pour voir le show. Elle était vraiment gracieuse et quand Lewis l'invita à monter sur scène pour chanter un morceau, elle s'exécuta et fit même un set complet ! Elle enchaînait un morceau après l'autre et c'était fabuleux à regarder. Elle se comportait avec nous comme une vieille copine.*

Pendant les performances il n'y avait pas un bruit. Si quelqu'un ne faisait ne serait-ce que murmurer, Philip intervenait. Et ça me rappelle la fois où Eartha Kitt a failli se faire foutre dehors. Elle parla si fort que Lewis Friedman fit une annonce au micro : « Mesdames et Messieurs, nous allons faire une courte pause pour laisser à Eartha Kitt le temps de finir sa conversation et de retrouver ses bonnes manières. »

Mais Eartha n'a pas été la seule à faire des scènes. Richard Chamberlain fit un esclandre un soir car il avait dû patienter au bar. N'y tenant plus, il attrapa Philip et lui demanda sèchement quand sa table serait prête, ce à quoi Philip répondit : « Elle sera prête quand elle sera prête.

- Vous savez qui je suis ? lança Chamberlain.

- Je sais surtout qui vous étiez, rétorqua calmement Philip. »

Vous pouviez être célèbre ou avoir tout l'argent du monde, ça ne changeait rien au Reno si vous n'aviez pas de classe. Et ça, certains sont nés avec, d'autres sans. Ça ne s'achète pas. »

Extrait de l'autobiographie d'Holly Woodlawn
A Low Life In High Heels



 61, rue Alexandre Duval
35 000 Rennes
T > +33 (0)2 23 42 30 77
www.theatre-des-lucioles.net

CONTACTS/PRODUCTION/DIFFUSION

ODILE MASSART Administration : Parmi Les Lucioles
TEL : 06 49 29 47 25/ theatredeslucioles@wanadoo.fr

PIERRE MAILLET Les Gens Déraisonnables (Parmi Les Lucioles)
TEL : 06 21 03 22 38/ pierremailletfr@yahoo.fr

AURÉLIA MARIN
Développement du Projet Artistique :
Les Gens Déraisonnables (Parmi Les Lucioles)
TEL : 06 79 73 18 53/ aurelia.marin@mailo.com